NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

62 Nº 3 1935

Corps mystique et humanité contemporaine

Émile MERSCH (s.j.)

p. 225 - 237

https://www.nrt.be/en/articles/corps-mystique-et-humanite-contemporaine-3524

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

CORPS MYSTIQUE ET HUMANITÉ CONTEMPORAINE

> Deus qui solus novit congruentem suis temporibus generi humano exhibere medicinam (S. AUGUSTIN, *De sermone Domini in monte*, I, 1, P. L., XXXIV, 1231).

De nos jours, deux tendances s'affirment de plus en plus dans l'humanité (1).

D'un côté, la tendance individualiste : le souci d'une vie autonome.

De l'autre, la tendance que nous appellerons « collectiviste » : la préoccupation d'une vie solidement encadrée dans la vie collective de l'humanité.

I

L'individualisme d'abord.

En un certain sens, il est essentiel à l'homme : en ce sens que l'homme, étant une personne et une fin en soi, réclame de se conduire lui-même et de n'agir que pour des raisons qu'il ait comprises et se soit ainsi données à lui-même.

Mais à notre époque, l'individualisme s'est exaspéré. Il n'en pouvait être autrement. La presse, tous les jours, apporte à

(1) L'article était terminé, quand on a pris connaissance de l'étude de M. L. SUENENS, *Individu et Société*, publiée dans les *Collectanea Mechliniensia*, VIII, 1934, p. 583 ss. L'auteur y envisage les mêmes questions, en insistant sur l'histoire des idées. On est heureux de pouvoir en donner l'indication au lecteur.

chacun la plupart des données — pense-t-on aisément — des problèmes les plus divers; elle les discute devant le grand public, en prenant, comme si la chose allait de soi, chaque lecteur pour juge. Il faut avoir la tête solide, pour résister à cette griserie quotidienne d'être érigé en arbitre des nations.

Chacun d'ailleurs sait que les gouvernements craignent l'opinion, et que l'opinion, c'est lui — du moins le lui fait-on croire, et c'est partiellement exact —. Chacun, en plus, est électeur; il sait que les maîtres de l'heure ont brigué ses suffrages et les brigueront encore : il les a eus à sa barre, et il les aura encore; aussi s'habitue-t-il à les considérer de tout temps comme ses justiciables. Dans nombre de pays, en plus, l'ordre public est basé sur le jeu des partis, c'est-à-dire sur le droit reconnu à chacun de se constituer juge des chefs.

A cela, il faut joindre l'esprit critique qu'ont développé les sciences positives et les sciences historiques, la constatation que chacun a faite, que c'est dans la foule, parmi les « chacuns », que se sont formés et affirmés les grands conducteurs d'hommes.

Ainsi, de plus en plus, la pensée s'enracine dans les esprits que, dans l'humanité, l'individu est tout.

D'autre part cependant, de plus en plus aussi, l'individu se rend compte que dans l'humanité et même pour l'individu humain, c'est l'ensemble, c'est l'humanité qui est tout.

Assurément, cette dépendance de chacun par rapport à la totalité a existé de tout temps. Toujours l'individu humain a été l'aboutissement de toute une généalogie : toujours il a été fait par ses deux ascendants, et ceux-ci, chacun par deux autres, et ainsi de suite : la racine d'où il tire toute sa sève s'enfonce par des ramifications qui se dédoublent sans cesse, dans une foule immense, la même à peu près pour tous, l'innombrable humanité. Toujours l'entretien de sa vie a été fait par des échanges; toujours la formation de sa mentalité et de son caractère a été pour une large part l'œuvre de son milieu. Toujours enfin, il n'a été homme qu'en étant un homme parmi les autres hommes, c'est-à-dire il n'a été ce qu'il est,

en ce qu'il a de plus essentiel, qu'en étant cela même que sont les autres.

Seulement, aujourd'hui, cette dépendance de chacun vis-à-vis de tous s'est faite plus étroite et plus visible. Elle apparaît jusque dans les détails de la vie : chacun sait, sans plus s'en étonner, qu'il mange du poisson de Terre-Neuve, des pommes du Canada, des bananes des Antilles, du macaroni d'Italie et des raisins secs de Californie; qu'il boit du café brésilien, qu'il fume du tabac d'Amérique, qu'il a une montre suisse, et que son portefeuille contient des valeurs congolaises, chinoises ou égyptiennes. A sa nourriture, à son chauffage, à tout l'ordre économique dont il vit, c'est l'univers entier qui a coopéré, par un fouillis d'échanges, de coopérations, de relations. Que la récolte soit mauvaise au Canada, et le boulanger d'en face haussera le prix de son pain; que l'Australie, pour favoriser ses verreries à elle, ferme ses ports aux produits étrangers, et lui-même deviendra chomeur; qu'il se déclare une panique à la banque de New-York, et le franc qu'il a en poche verra sa valeur mise en question; que le Japon entre en lutte avec l'Amérique, et ses enfants seront rappelés sous les armes.

De plus en plus, semble-t-il aussi, jusque dans les compétitions inévitables, les différentes classes de la société se sentent solidaires, ou du moins tout se charge de le leur faire sentir. De plus en plus les nations se rendent compte, sans oser agir en conséquence, que ce qui met le marasme dans l'une le met dans toutes.

De plus en plus encore, le travail intellectuel devient collectif : on ne fait plus rien de sérieux qu'en consultant la littérature mondiale, et les recherches commencées à Tokio se continuent en Autriche et en Allemagne.

Ainsi, de toutes parts, tous les jours, l'homme se sent pris dans un filet, dont les fils de commande se dispersent dans tout l'univers; et ces fils sont d'acier, et tendus à se rompre,

Ils enserrent jusqu'à son intérieur, jusqu'à sa façon de penser. Elle aussi, souvent sans qu'il s'en doute, est modelée en fonction de l'univers entier et par l'univers entier.

D'abord, il y a les journaux. Ils sont une vraie école, école d'enfants et d'adultes, école du jour et du soir. On a beau s'y intéresser presque exclusivement aux informations sportives et aux nouvelles locales, on y voit à tout instant des dépêches venant de l'univers entier; les matches eux-mêmes, et les courses, et les jeux olympiques et les records ne sont-ils pas internationaux? Ainsi, peu à peu, vit-on en communication avec le genre humain tout entier; ainsi, peu à peu, l'âme se fait-elle pleinement humaine.

Évidemment, aux récits des choses lointaines, on se passionne peu : devant un lynchage qui a eu lieu aux États-Unis ou des exécutions qui se sont passées à Moscou ou à Mexico, on demeure à peu près froid. Mais c'est qu'on n'est pas encore formé : la presse n'a pas donné les détails; surtout, on n'a pas encore, par T. S. F., par radiovision, entendu et vu les victimes. Mais si, un jour, on arrivait à voir et à entendre...

Or, on commence, et la T. S. F., en cela, est dès maintenant une leçon inouïe. Ce n'est pas un jouet que le petit poste de noyer ciré, si simple qu'un enfant peut le mettre en marche; c'est une révélation! Un rien, un contact, un tour de vis, et voici qu'on entend Berlin, et puis Madrid, et puis Londres, et puis Moscou, et puis Vienne, puis les signaux qu'en mer échangent les navires. On dirait que les nations, interrogées tour à tour, et par le premier venu, répondent; on dirait qu'on est partout, qu'on s'implante, par quelque longue racine, en tous les peuples; ou plutôt que « partout », c'est ici, à la place même où l'on écoute, et que tous les peuples sont là, dans la petite caisse sonore. Et, on le sait fort bien, même quand on cesse de prêter l'oreille, les grandes voix silencieuses continuent à retentir par le globe; à travers la nuit, elles se croisent et se répondent, se mêlent et se multiplient; c'est la terre entière qui s'éveille et qui s'entretient avec elle-même; et tous les hommes, quand ils veulent, peuvent l'entendre. Et ces voix sont humaines; en elles, chacun peut se retrouver, et, à ces chants lointains, à ces fanfares, à ces mélodies, sentir frémir son âme, car partout c'est la même âme humaine qui se révèle.

On n'est pas seul, en vérité. Et que sera-ce, le jour où quelque langage universel se sera répandu, et où, d'un bout à l'autre du monde, on s'entendra appeler, où quelque orateur lointain fera passer en nous ses réflexions, ses enthousiasmes, ses indignations, où l'on se sentira, par toute la terre, penser ensemble et vouloir ensemble ?

A de certains moments, chacun a pu en faire quelque expérience. Tous les catholiques se souviennent, par exemple, des journées d'octobre dernier, où ils écoutaient, avec l'univers entier, les cérémonies de Buenos-Ayres, et la voix du Pape parlant à toute la terre. Tous les Belges ont encore présentes à l'esprit les funérailles du Roi, quand, à travers tout le pays, tous suivaient silencieusement le récit des obsèques, pendant que l'église de leur paroisse sonnait le glas et que chacun se faisait grave, comme s'il avait un mort en sa propre maison.

A ces moments, la radiodiffusion fait éprouver à chacun l'âme collective, elle forme le sentiment d'appartenance au groupe, de rattachement à l'humanité. Qu'adviendra-t-il quand l'expérience sera devenue plus universelle et plus commune, et quand, en plus, la transmission des images permettra de voir ce qu'on se borne encore à écouter ?

En attendant, la simple T. S. F. se répand de plus en plus largement et les enfants eux-mêmes n'y prêtent plus attention. Peu à peu, elle modèle les âmes, elle apprend à chaque homme qu'il a partout d'autres lui-même, qui pensent et désirent comme lui, et que, plus grande que lui, le débordant et le pénétrant, l'humanité existe, qu'elle est même ce qui existe le plus ici-bas.

Ce collectivisme — les pages qui précèdent définissent suffisamment le terme — et l'individualisme dont il s'agissait auparavant, sont deux levains, et terriblement puissants, qui fermentent au sein de l'humanité. Leur travail, dans le secret des mentalités, doit être intense. Aussi faut-il que, de nos jours, au dedans d'elle-même, dans sa conception de l'homme et de l'union entre les hommes, l'humanité change, et change fort, et change vite.

Or, cette mentalité est ce qui s'exprime dans la société, dans l'État. La société, en effet, est assurément imposée à l'homme par Dieu même, mais elle lui est imposée par l'intermédiaire de sa nature, et donc en dépendance des modifications accidentelles et du développement général qui ne peuvent manquer d'intervenir en celle-ci.

Dès lors, il est incontestable que, à l'heure qu'il est, des changements accidentels sans doute, mais profonds, sont imminents, dans les institutions et dans la structure de l'État. Ils le sont, parce qu'ils sont réalisés déjà et en train de se réaliser davantage, dans ce que la forme de l'État ne fait qu'exprimer et incarner, c'est-à-dire dans la mentalité des hommes.

Ce n'est pas là une prophétie; c'est une constatation. Au reste, l'inquiétude n'est-elle pas assez visible; les transformations, radicales parfois, ne se produisent-elles pas fréquemment, un peu partout ; ne parle-t-on pas plus que jamais de réformer le régime ?

Tous ces signes ne sont pas nécessairement précurseurs de cataclysmes; ils sont, à coup sur, annonciateurs de modifications.

Dire que le malaise vient seulement de ce qu'on a brisé les anciens cadres de vie, et que l'inondation se terminera d'elle-même quand le torrent rentrera dans son lit, est une plaisanterie. Ce qui s'est passé, et ce qui doit se passer, est autrement profond : l'humanité a vécu, l'humanité a grandi, l'humanité est devenue, plus fort, l'humanité, et dans chaque homme, et dans l'ensemble des hommes. Dès lors, il faut que, changée en elle-même, elle change de la même manière dans l'extérieur qu'elle se donne, dans sa façon de s'organiser et de se présenter.

Quel peut être ce changement ? C'est à elle à le montrer; parce que c'est elle qui est travaillée par les forces qui vont à le produire. La réflexion isolée peut à peine en deviner quelques lignes, elle n'en peut pas voir les détails ni les traits nets.

Sera-ce une augmentation du régionalisme et du particularisme, donnant à chaque partie du pays la physionomie exacte qui est la sienne, et cela, avec une augmentation des pouvoirs centraux et de l'amplitude des groupements; sera-ce un

ensemble d'organisations internationales, tant professionnelles que culturelles, et fortement constituées, allant de pair avec un desserrement des liens intérieurs de chaque État; sera-ce, dans des États plus solidement construits, des rapports même étroits de certaines provinces avec des provinces d'autres États, rapports économiques, intellectuels, et même politiques; sera-ce tout cela à la fois, ou sera-ce tout à fait autre chose, personne ne saurait le dire.

Mais si les étapes imminentes ne se dessinent pas encore, ce qui est sûr, c'est qu'on est à un tournant et qui tourne court.

Et la question se pose, non au point de vue des faits, mais à celui des principes : comment ce tournant pourra-t-il se faire ?

II

La question est ardue.

Si ce qui travaille l'humanité, ce sont deux forces opposées, qu'est-ce donc qui se prépare, sinon une catastrophe ? Il n'y a pas à réfléchir, mais à se sauver. Et où ?

Non, dira-t-on peut-être, et c'est la première réponse, la question n'est pas ardue; il n'y a pas même de question. Ces forces mêmes, parce qu'elles sont opposées, se neutralisent l'une l'autre. Ainsi deux locomotives que l'on attellerait l'une contre l'autre : elles auraient beau y aller à toute vapeur, elles ne feraient que se tenir réciproquement immobiles.

Oui, sans doute, tant que tout ne sautera pas. Tant que la pauvre humanité, ainsi en lutte avec elle-même, ne sera pas brisée. En attendant, elle se sera, et par des efforts douloureux, réduite à l'impuissance.

Une seconde réponse consisterait à dire qu'une des tendances doit l'emporter sur l'autre; soit, par exemple, la tendance « collectiviste ».

Telle est, avec des modalités diverses, la doctrine de l'État totalitaire, de l'État qui régit tout et qui dirige tout, qui prétend former, seul, la jeunesse à son image et à son usage, qui prétend

être la norme de tous les droits et la fin dernière de tous les efforts.

Certes, les anciens cadres sociaux ne sont plus adaptés rigoureusement à l'humanité actuelle, et l'on a dit plus haut que, dans les hommes, la conception de l'unité collective s'est affirmée davantage, et que, par conséquent, cette même conception doit s'affirmer davantage aussi dans les institutions.

Mais, précisément, la question est de savoir comment. S'il faut, pour cela, subordonner absolument l'individu humain à l'ensemble des hommes, on tombe dans la contradiction. Car la société tient toute sa réalité et toute sa valeur des hommes qui la composent : si l'on conteste à ceux-ci leur caractère sacré, on le lui conteste à elle du même coup. Ainsi, certaines maladies se suppriment elles-mêmes en supprimant le malade. Menacé dans ses droits les plus imprescriptibles, anéanti en tant que père de famille, en tant que libre force économique et sociale, le citoyen finit par être étouffé, et la cité n'est plus rien qu'un cimetière.

De l'étroitesse des conceptions politiques qui ramènent tout à l'État, et qui en viennent ainsi à perdre de vue l'humanité, et donc la vraie dignité de l'homme, y compris de l'homme qui est leur citoyen, nous ne dirons rien ici. Elle n'est pas essentielle à l'idée « collectiviste ».

Une troisième réponse serait celle qui, d'une manière absolue, élèverait l'individualisme au-dessus du collectivisme.

Elle est aussi inacceptable que la précédente.

Les autres hommes, pour chacun, sont aussi respectables que lui-même. Pour lui, mettre en question leur valeur hors pair, c'est, du même coup, révoquer en doute la sienne propre : il n'est un moi humain qu'en étant ce qu'ils sont. Le meilleur de lui, c'est d'eux qu'il le reçoit; en les plaçant purement et simplement au-dessous de lui, c'est lui-même que, à l'intérieur de lui-même, il range sens dessus dessous

Que faire alors ? Que faire, si réunir les deux tendances

opposées, c'est aller à la catastrophe, et si n'en choisir qu'une, c'est s'exposer aux coups, et mortels, de l'autre ?

Que faire ? Introduire ici la distinction classique entre individu et personne ? Oui, sans doute, ce serait bon. Mais une autre solution, ou plutôt, la même, mais sous une autre forme et qui va plus loin, se dessine.

La difficulté vient de l'antagonisme entre ces deux tendances. Pour la faire disparaître, il suffit de montrer que cet antagonisme n'existe pas.

Et de fait. Ces deux tendances de sens contraire sont l'expression d'un seul et même principe interne, comme, dans un arbre, la force qui enfonce les racines dans la terre, et la force qui élève la cime dans le ciel, sont deux manifestations de la même force vitale.

Cet unique principe, c'est la nature même de l'homme qui, étant social en même temps qu'individuel, est dirigé, à l'intérieur même de lui, vers l'extérieur, et n'est lui-même, en lui, qu'en étant membre d'une espèce.

Dès lors, pour se développer, il faut qu'il croisse à la fois en intériorité par rapport à lui-même, et en intériorité par rapport aux autres. Pour se posséder tout à fait, puisqu'il est homme, il lui faut que l'humanité se possède, et donc que l'union entre les hommes soit étroite. D'autre part, pour que cette humanité se possède, il faut que chaque homme soit, le plus totalement possible, en possession de lui-même, et que, par conséquent, la personnalité, la liberté, l'autonomie de chacun soient aussi complètes que possible.

Tout cela est basé sur la nature même de l'homme, sur des vérités que les scolastiques expriment à merveille, mais qui pourraient être longuement méditées, car elles vont plus loin qu'il ne semble à première vue, et elles brisent bien des cadres étroits. La forme, disent-ils, est, de soi, la même pour tous les hommes. Cette forme, dans sa réalisation concrète, est propre à chacun, mais en même temps comme forme, elle a, quoique imparfaitement en cette vie, son acte à elle et son existence à elle en chaque homme. *Actus in quo genere est irreceptus, in eo est illimitatus.*

III

Or, cette concordance qui existe dans la nature de l'homme, le surnaturel l'a rendue plus complète encore.

C'est cela surtout que veulent montrer ces pages.

Le surnaturel l'a rendue plus complète, par ce qu'il a de plus essentiel, par l'union qu'il donne à chaque homme avec tous les autres dans le Christ.

Cette doctrine du Corps mystique du Christ, ainsi que l'a exposé un article récent, résume toute la théologie, comme le Christ récapitule en lui tout le genre humain. Le présent article voudrait montrer comment, sur l'évolution qui se dessine dans l'humanité, elle dit le dernier mot. Mais ce mot est bien plus magnifique que tous ceux qu'aurait pu trouver l'homme : il est un mot qui vient du ciel, et qui est le Verbe de Dieu.

Vie individuelle d'abord.

Dans le Christ, elle acquiert une surnaturelle profondeur, une profondeur telle que, pour nous-mêmes, elle demeure un strict mystère; car, dans le Christ, elle pénètre infiniment plus bas que tout notre être naturel.

Fgo dixi, dii estis et filii excelsi omnes. Dans le Christ, qui est Dieu et Fils de Dieu, les hommes sont divinisés et constitués fils d'adoption. Entre eux et le secret de la vie divine, il n'y a plus de séparation. Pour vivre en eux, il faut qu'ils vivent en Dieu et dans la Trinité; pour se dire eux-mêmes à eux-mêmes, il faut qu'ils se disent, par l'aide de Dieu et l'enseignement de l'Église, ce qu'est Dieu dans le mystère même de sa vie immanente.

Cela évidemment, c'est l'intériorité absolue. C'est celle-là qui s'offre et qui s'impose aux chrétiens.

Vie collective aussi.

En étant un avec le Christ, tous les hommes, avec tous les autres, deviennent un.

Le Christ, en conséquence, comme il est le dernier sceau de

Dieu sur la réalité de l'humanité, est aussi le dernier sceau de Dieu sur l'unité de cette humanité. Cette unité d'ensemble, il la scelle, à la fois, dans les profondeurs les plus augustes de Dieu et dans les profondeurs les plus intérieures de l'homme, parce qu'il la scelle en lui, qui est le Verbe de Dieu et la source de vie au dedans de chaque homme.

Ainsi l'humanité qui, dans l'ordre naturel, se cherche, se trouve dans le Christ. Elle s'y trouve avec l'unité qu'elle a en Dieu *eminenter*, mais réalisée dans l'homme. Chaque homme demeure distinct, sans doute : on n'est pas homme autrement; mais personne n'est plus séparé : on n'est pas dans le Christ autrement.

Devant une telle unité, les proclamations de solidarité les plus folles sont ternes. On ne dit pas aux hommes : « Vous êtes semblables, vous êtes proches »; on leur dit, ou plutôt Dieu leur dit : « Vous êtes un seul; *omnes vos unus estis in Christo Jesu* (1).

L'expérience contemporaine peut donner à chaque homme le frisson de sentir que l'humanité semble exister et qu'elle palpite près de lui. Le Christianisme donne à tous les chrétiens la certitude de foi que vraiment l'humanité existe, et qu'elle existe au dedans de lui; parce que le Christ, qui est tout en chacun, est tout en tous.

Vie collective, cependant, ne faisant qu'un avec la vie individuelle.

Comme ces deux vies, dans le Christ, atteignent leur paroxysme, leur union aussi atteint son maximum. Toutes deux, en effet, prises en leur principe, sont exactement la même chose, et la même chose totalement une, car cette chose est le Christ, et le Christ est un, exclusivement, parce qu'il est la personne du Verbe.

C'est d'être membre du Christ, que le Chrétien est divinement approfondi en sa vie intérieure; c'est aussi d'être membre de

(1) *Gal.*, III, 28 (texte grec).

ce même Christ qu'il est, et tout autant, divinement enraciné en la vie intérieure de tous les autres. L'union avec tous est donc chose intérieure, comme le Christ; et l'intériorité avec soi-même, comme ce même Christ, est catholique.

Veut-on trouver l'humanité entière ? Qu'on rentre en soi : en soi, c'est en présence de lui qu'on se trouvera, et, en lui, on se touvera — en soi ! — en présence de la foule immense qui ne peut pas être comptée, et qui est un en lui.

Veut-on se trouver soi ? Qu'on s'oublie, qu'on se jette tout entier au service des autres, et voici que, en ces autres, celui qui nous aura reçus et qui aura tout reçu, ce sera le Christ, et ce Christ, c'est l'hôte mystérieux du plus profond de l'âme : en se perdant en lui, on se sera trouvé soi-même, mais avec une étendue de contact qu'on n'avait pas encore eue avec soi-même.

La doctrine du corps mystique est donc une doctrine éminemment actuelle.

De plus en plus, elle s'impose à l'attention, à l'étude, à la méditation des chrétiens, mais surtout le mouvement profane du monde, si tant est qu'il soit profane, va vers elle.

Il faut le remarquer : les agitations de notre époque, le Bolchevisme, le Nazisme, les nationalismes de toutes sortes, sont des signes des temps; ils trahissent les forces qui travaillent l'humanité, même s'ils sont pour celles-ci des déviations. Or, ce qu'ils montrent — mais avec quelle force ! — c'est que, de nos jours, plus que jamais peut-être, l'humanité veut s'unir à elle-même.

Et voilà que, de nos jours précisément, l'enseignement chrétien met à l'avant plan de lui-même la doctrine de cette union de l'humanité avec elle-même.

La doctrine est ancienne sans doute; mais la vérité divine est pleine d'aspects toujours nouveaux. « Qui connaît bien la doctrine du Royaume des Cieux est semblable au père de famille qui tire de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles ». Il se fait que l'antique prédication du

Royaume, l'enseignement de Jésus, de Paul et de Jean, est la révélation, non seulement de ce que Dieu fait connaître, mais encore de ce que l'homme du xxe siècle cherche en lui-même sans le savoir.

La rencontre n'est pas fortuite. Celui qui a fait la révélation est celui qui a fait le cœur de l'homme, et il les a faits l'un pour l'autre. Le Christ mystique, qui est le résumé de cette révélation, est aussi le centre dans lequel Dieu veut récapituler toutes choses. Quoi d'étonnant si tout cela se rejoint, et si le déroulement des siècles s'adapte à l'histoire de la parole de vie ?

La rencontre est une leçon. Elle montre que l'enseignement de l'Église, et, à sa manière, le travail théologique, n'est pas seulement responsable de la pensée religieuse; il a charge aussi des destinées de l'humanité. Elle montre aussi en particulier, qu'en étudiant la vérité du corps mystique, en la prêchant, en la méditant, on suit les directives de l'Esprit, on obéit à la vérité, et l'on sert l'humanité.

É. MERSCH, S. I.